



LES HIGHLANDERS DE GORDON DANS LE SUD DE L'AFRIQUE.

TEMPERATURE Du 10 avril 1900.

*Thermomètre de S. & L. CLAUDEL, Opticiens. No 143 rue du Canal. Paris (6<sup>e</sup>) Courcelles et Barrois.*

| Fahrenheit         | Centigrade |
|--------------------|------------|
| 7 à du matin... 74 | 23         |
| Midi... 84         | 29         |
| 3 P. M.... 84      | 29         |
| 6 P. M.... 82      | 28         |

Bureau météorologique.

Washington, 10 avril - Indications pour la Louisiane - Temps - s'éclaircissant et plus froid mercredi; beau jeudi; vents du sud tournant au nord-ouest.

CONFÉRENCE

ENTRE Autorités Sanitaires

Le Dr Souchon et le Dr Nolte viennent de s'aboucher, à Austin, avec le Dr Blunt, officier de Santé du Texas, et le gouverneur de l'Etat Sayers.

Cette démarche prouve que tous les quatre comprennent la gravité de la situation, et la portée des réglemens à adopter, en ce qui concerne l'admission du fret.

Il s'agit de résoudre un double problème: assurer la salubrité publique, en temps de fièvre jaune, tout en ne sacrifiant pas le libre mouvement et les intérêts légitimes du commerce.

Quels réglemens adopteront-ils en pareil cas? Quels sont les articles que l'on peut admettre, sans aucun danger, dans le Texas? Quels sont ceux qui doivent y être interdits? Tel était l'objet de la conférence.

Le Dr Blunt a promis d'étudier sérieusement la question. Il fera connaître plus tard sa décision.

UNE COMMUNICATION DU MAIRE FLOWER.

La question du drainage et des égouts.

Presqu'à la veille d'élections d'Etat, où non seulement les droits et la dignité des citoyens, mais leurs plus graves intérêts sont engagés, le maire de la Nouvelle-Orléans vient de prendre une mesure qui est une preuve de son zèle et de sa prévoyance et fait en même temps honneur

à notre intelligence et au patriotisme qu'il attribue avec raison à la Presse.

Tous nos lecteurs savent qu'il y a, dans la nouvelle constitution, un amendement dont l'adoption ou le rejet doit être voté par le corps électoral. Il y est dit, en effet, que les électeurs devront, au scrutin, approuver ou rejeter l'émission de bons en vue d'exécuter les travaux de drainage et d'égouts de la Nouvelle-Orléans. Le succès de cette émission de bons dépend donc entièrement de l'électeur.

Il doit, dans son bulletin de vote, spécifier nettement s'il est pour ou contre la mesure. La loi dit textuellement que le votant devra écrire de sa main ou estampé un de ces deux mots "For" ou "Against" en regard de la ligne où est marqué d'avance, sur le bulletin, l'amendement constitutionnel.

La loi est explicite à cet égard. Il est de toute nécessité que le votant manifeste son intention sur le bulletin. Il est à craindre que certains électeurs négligent de remplir cette formalité. Ils auraient grand tort, et ils courraient ainsi le risque d'invalider leur vote en faveur de l'amendement.

Tel est l'objet de la communication que nous avons reçue du maire Flower. Nous l'en approuvons hautement et l'en remercions sincèrement.

Nous reviendrons, du reste, sur ce sujet, avant le grand jour du scrutin.

TEMPS ET RECOLTES.

Nous recevons d'excellentes nouvelles de nos campagnes, au point de vue agricole, par l'intermédiaire du Bureau météorologique, si intelligemment dirigé par M. W. T. Blythe. Rarement bulletin a été plus encourageant, a fait autant de promesses. Espérons qu'elles se réaliseront toutes, sans exception. Jusqu'ici, le temps s'est bien comporté; aucune de ces perfides trahisons, trop fréquentes à l'époque, nous nous ne trouvons, et qui menacent de ruine nos braves agriculteurs.

Pas de ces pluies torrentielles et persistantes qui détrempent le sol, qui rendent impossibles les travaux des champs, et retardent, par conséquent, la levée des grains et la pousse des plantes.

Aussi les rapports qui arrivent de tous les côtés au Bureau, annoncent-ils que les semailles sont avancées et en bon état.

La canne promet beaucoup; le plant est levé et malgré la frai-

cheur des nuits, il fait de rapides progrès.

Dans la basse Louisiane, le maïs vient aussi bien qu'on peut le désirer, et les céréales seront abondantes, surtout s'il ne survient pas d'accidents, ce que l'état général de l'atmosphère rend très peu probable.

Les semencements du coton marchent bien, dans presque toute l'étendue de l'Etat, et les travaux sont favorisés autant par l'atmosphère que par l'état du sol.

Nous en dirons autant des légumes et des fruits. Quant au maïs, dont la culture prend, tous les ans, de plus vastes proportions, il lève à plaisir. Cependant, dans certaines régions peu étendues, nous devons le dire, il laisse quelque peu à désirer; mais un nouveau labourage suffira pour assurer une pleine récolte.

On le voit, nos récoltes semblent être assurées pour cette année, et tout fait espérer que tout se passera, au point de vue agricole, aussi bien qu'au point de vue politique.

L'Exposition de Paris

Le pavillon de Sévres.

La manufacture de Sévres devait exposer, en 1900 un pavillon entièrement construit en matières céramiques. Vingt-six mille pièces de grès ayant une dimension moyenne de 0 m. 50 sur 0 m. 24 devaient être employées, et le poids total des matières céramiques devait atteindre 430,000 kilogrammes.

Malheureusement, pour des raisons budgétaires, le projet n'aboutit pas et l'on ne put donner au public une idée de ce qui aurait été fait, en construisant une des travées de la façade principale au lieu du pavillon tout entier.

Cette travée sera placée en bordure de l'avenue des Invalides, en face de l'exposition spéciale de la manufacture nationale, où figurera une réduction au 20<sup>e</sup> du pavillon projeté.

Deux piliers ornés de grands écussons, au-dessus desquels sont écrites les dates 1753-1900, soutenant une corniche décorée de fleurs et de fruits en relief, encadrent le fragment du pavillon de Sévres qu'il sera donné de voir. Au milieu de la corniche, le mot "Sévres" est inscrit en lettres blanches sur fond jaune.

Une grande arcade s'ouvre entre les deux piliers, au-dessus de cette arcade. Au centre, surmontant un haut-relief où l'on voit un ouvrier tourner un vase et un ouvrier mettre le bois au four, s'élève un médaillon d'ou surintendant en haut-relief également, une figure de la Céramique par le statuaire Coutan.

La coloration du pavillon a été conçue dans une note claire, en vert et dans une, avec quelques touches de blanc, de bleu turquoise, de rose et de rouge, de place en place.

L'effet en sera certainement fort original et donnera, sans aucune doute, aux architectes, quelques indications très utiles, pour l'emploi du grès-cérame et de la céramique en général, dans les constructions modernes que l'on cherche tant à égarer.

La superficie de l'Exposition.

L'Exposition de 1900 occupera une superficie d'environ 1,080,000 mètres carrés, dont 460,000 mètres carrés sont couverts de constructions.

La superficie des précédentes Expositions universelles était: en 1855, de 168,000 mètres carrés, dont 120,000 construits; en 1867, de 687,000 mètres carrés, dont 166,000 mètres construits; en 1878, de 750,000 mètres carrés, dont

280,000 construits; et, en 1889, de 960,000 mètres carrés, dont 290,000 construits.

On voit donc qu'en 1900, la superficie construite est, relativement à la superficie totale, beaucoup plus considérable qu'en 1878 et en 1889.

D'aucuns prétendent qu'elle est trop considérable, que les espaces manquent, que les dégagements seront insuffisants pour le nombre de visiteurs que l'on attend. Il est certain qu'on a dû, devant les demandes des exposants, couvrir une très grande superficie, mais on espère que, grâce à l'aménagement avec lequel on a profité de l'espace laissé libre, le public n'en souffrira point, et que l'intérêt de l'Exposition y gagnera. Espérons-le.

CUBA A L'EXPOSITION.

Le commissariat général de l'Exposition vient d'approuver le projet de façade du pavillon de Cuba, dessiné par M. Arman de Menocal, artiste cubain, lequel espère avoir terminé sa construction pour aujourd'hui, le 10 avril. L'emplacement occupé par ce pavillon se trouve dans la section des colonies, entre ceux du Danemark et de de Hawaï, dans l'aile droite du palais du Trocadéro, sur un terrain appartenant aux Etats-Unis, qui l'ont cédé. Ce terrain est bien placé, mais forcément restreint, car on s'y est pris un peu tard, pour les trois cents exposants de ce pays riche et productif. Ce n'est que le 10 décembre dernier que le ministre de la guerre américain a communiqué l'ordre du président MacKintley que les produits cubains fussent exposés dans le département des Etats-Unis en 1900. M. Gonzalo de Quesada fut nommé directeur de la section cubaine et M. Ricardo Diaz Albertini secrétaire. Les dix-neuf gouverneurs civils des provinces de Cuba se sont occupés immédiatement de réunir les exposants, et, d'après les dernières nouvelles reçues, on arrive au chiffre de trois cents exposants au moins, ainsi que nous l'avons dit. Plus de deux cents grandes caisses de produits ont été expédiées déjà par la voie de New York. On verra dans cette exposition les tabacs renommés de Cuba, les sucres, les bois de construction de l'île, et aussi des collections remarquables d'ethnologie, d'anthropologie, d'ornithologie, d'histoire naturelle en général, des spécimens de la flore et de la faune du pays, et aussi des tableaux et des œuvres littéraires qui permettront aux visiteurs de se rendre compte du progrès artistique et intellectuel de ce peuple qui a en récolement si à suffir de horreurs de la guerre.

Façon originale de voyager.

Un groupe de Français, résidant à Hong Kong, a imaginé une façon originale de venir à l'Exposition. Ils se sont embarqués le 16 janvier, en route pour Marseille, sur une jonque de quinze mètres, à fond plat et à voiles d'espées. L'équipage de «Fleur de Lotus» (c'est le nom du bâtiment) est composé de Chinois et d'Annamites.

Si le voyage réussit, «Fleur de Lotus» sera amenée jusqu'à Paris, et amarrée au quai Debilly, près du voilier terre neuvien des Deux Empereurs, dont l'«Aucelles» a annoncé dernièrement l'arrivée à Rouen.

Voilà un commencement de flotte qui ne manquera pas d'originalité.

Rien de plus rafraîchissant, de meilleur que l'«Abita carbonisée». On le trouve partout.

Les inaugurations des cinq grandes Expositions.

Depuis la première grande Exposition universelle de Paris, celle de 1855—toujours fut férié le jour d'inauguration de ces grandes solennités.

Or, une seule fois, en 1889, la date d'inauguration tomba un dimanche.

L'Exposition de 1855 fut inaugurée le mardi 15 mai; celle de 1867, le lundi 1er avril; celle de 1878, le mercredi 1er mai; celle de 1889, le dimanche 5 mai; enfin, celle de 1900 sera, on le sait, inaugurée le samedi 14 avril.

Ajoutons que pas une seule fois l'Exposition ne fut abolument prête au jour de l'inauguration: en 1855, on ne terminait la dernière installation que le 30 juin, c'est-à-dire un mois après l'ouverture officielle; en 1867, on achevait seulement vers la fin de mai, deux mois après l'inauguration; en 1878, ce fut le 20 mai, à vingt jours de l'ouverture officielle, que tout fut bien en place; en 1889, on bâtitait encore un mois après l'inauguration. On assure que 1900, sur ce point, ne suivra pas la tradition.

QUELQUES LETTRES.

La Revue bleue publie quelques lettres peu connues du duc de Reichstadt. Les plus intéressantes sont adressées au comte de Neipperg, second époux de Marie-Louise, qui, contrairement à la légende, ne cessa d'occuper de son beau-fils avec beaucoup de sollicitude et même d'affection. Dans sa première enfance, le duc de Reichstadt s'était refusé à apprendre l'allemand; on avait usé de rigueur pour vaincre sa répugnance et on était arrivé ainsi à cet étrange résultat que, dans ce jour où tant de monde savait, le français, le fils de Napoléon était presque le seul qui le parlât médiocrement. L'une des lettres du duc de Reichstadt prouve que le comte de Neipperg lui adressait à ce sujet de paternelles observations:

«Je vous remercie infiniment, mon général, de vos conseils concernant la langue française. Vous ne les avez pas semés sur une terre inculte, ni ingrate. Tous les motifs imaginables doivent m'inspirer le désir de m'y perfectionner et de pénétrer les difficultés d'une langue qui est devenue à ce moment-ci pour moi la plus essentielle de mes études, puisque c'était celle dont mon père s'est servi pour commander dans toutes ses batailles où il a glorifié son nom, et dans laquelle il nous a laissés le souvenir le plus instructif dans ses mémoires incomparables sur l'art de la guerre, et paros que c'est sa volonté, qu'il a exprimé jusqu'à ses derniers moments, que je ne dois méconnaître la nation entre laquelle je suis né.»

Dans une autre lettre également écrite au comte de Neipperg, le duc de Reichstadt lui annonce la mort du général Mack. Après quelques mots de regrets pour le défunt, il ajoute: «J'avoue que je trouvais quelque analogie entre son sort et celui de feu mon père, quoique dans des positions fort différentes. Tous deux jadis convertis de gloire et abandonnés par la fortune ont terminé leur carrière dans l'obscurité; mais ils furent respectés même dans cet abaissement, parce qu'ils s'étaient fait respecter dans leur grandeur.»

Ce parallèle surprend un peu, et on se demande si le «Fils de l'Homme» se faisait une idée bien exacte de la grandeur de Napoléon. Serait-il vrai que l'entourage du jeune prince s'était fait une loi de diminuer aux yeux du fils la gloire de son père?

L'ESPRIT DES AUTRES.

M. Bonasson voulait faire de son fils un architecte. Mais Mme Bonasson, très orgueilleuse, a poussé les hauts cris.

«Vous n'y pensez pas, j'espère! Un métier qui obligerait notre Anatole à fréquenter les maçons!»

Les gâtetés du guichet, à la poste:

«C'est sont des papiers d'affaires, madame? demande l'employé.

«Où, monsieur.

«Sans valeur?

«Oh! sans valeur aucune; c'est mon contrat de mariage.

Une spirituelle réponse de Fie IX.

Au temps où le Pape Pie IX occupait le siège pontifical, vivait à Rome une étrangère, titulaire d'un fort beau nom, d'un très agréable visage, et d'une grosse fortune.

Seu moure, malheureusement, n'étaient pas à la hauteur du reste. La ceinture était richement dorée, mais la bonne renommée faisait défaut. On blâmait fort à Rome la conduite de cette honnête dame, et les portes des principaux salons de la capitale se fermaient peu à peu devant elle. Elle n'en témoignait d'ailleurs aucun regret et n'en courait pas moins de nouvelles aventures. Un jour au milieu d'une saison de carnaval plus tumultueuse encore que les précédentes, elle imagina de demander une audience au Pape. Pie IX fit droit à cette requête. La visite s'entre tint le plus amical possible avec elle. Soudain, dominant un tour tout différent à la conversation: «Pensez-vous rester longtemps encore à Rome, Madame? fit le Pontife.—Oh! jusqu'au mercredi des cendres seulement, puis je retourne à Naples.—Et le Pape s'entre tint le plus amical possible avec elle. Soudain, dominant un tour tout différent à la conversation: «Pensez-vous rester longtemps encore à Rome, Madame? fit le Pontife.—Oh! jusqu'au mercredi des cendres seulement, puis je retourne à Naples.—Et le Pape s'entre tint le plus amical possible avec elle.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

Bien en a pris aux acteurs de la troupe Baldwin-Melville de remettre en scène «Monte Cristo.» Cette bonne inspiration leur a valu un très beau succès et comme un rajouissement, grâce au talent déployé par M. Wm Farnum et Miss Eather Lyon, qui rivalise de verve avec son habile partenaire.

CRESCENT THEATRE.

La semaine a bien commencé, au Crescent; les Troubadours de la «Black Patti» ont été brillamment accueillis par le public qui leur fait fête, à toutes les représentations, en matinée comme le soir.

C'est un succès qui se maintiendra toute la semaine.

Il y aura deux matinées, le jeudi, et l'autre samedi.

THEATRE TULANE.

Le drame «Children of the Ghetto» fait de splendides salles, depuis dimanche soir, au Tulane. C'est un grand et double succès de pièce et d'artiste. Il faut autre chose que l'habileté de la mise en scène pour traiter un pareil sujet; il faut être plus qu'un comédien ordinaire, pour se tirer d'affaire dans un rôle comme celui de Rob Schmeel. L'interprétation de M. Lackaye lui fait le plus grand honneur. On ira en masse au Tulane, toute cette semaine, rien que pour voir, entendre et applaudir M. Lackaye.

Voyage du Président à Chicago.

Chicago, 10 avril.—Une dépêche spéciale de Washington au «News» dit qu'à une entrevue, aujourd'hui, entre le président McKinley et le général Shaw, commandant en chef de la Grande Armée de la République, le premier a donné au second l'assurance qu'il tiendrait son engagement d'assister au campement de la Grande Armée à Chicago en août prochain.

L'eau pure est un bienfait que nous [tenons des dieux, Ils ont voulu pour nous la répandre en tous lieux. Mais celle d'Abita fait cent fois plus de bien. A 6 c. le gallon, achetez; c'est pour mon contrat de mariage.

VIN MARIANI

Le Tonique Renommé

Tous ceux qui l'ont pris admettent sa supériorité, ce qu'il peut facilement vérifier en le prenant à l'essai soi-même—mais il faut surtout se méfier des substitutions déguisées et des imitations.

On parle d'un ménage où le mari a l'air de s'habiller au «décrochez-moi ça» tandis que la femme se pavane dans des costumes taillés du dernier chic.

—Etant donné que la vie est un voyage, dit quelque'un, on voit tout de suite que madame l'accomplit en sleeping-car et monsieur en troisième classe!

DEPECHE

Télégraphiques

TRANSMISES A L'ABELLE

LES INONDATIONS DU TEXAS.

Dallas, Texas, 10 avril.—La situation dans la partie du Texas inondée est à peu près la même aujourd'hui qu'hier. Les cours d'eau sont, pour la plupart, stationnaires. On craint de nouvelles pluies et, conséquemment, de nouvelles crues. La perspective est sérieuse dans le Territoire Indien. Un avis de Denison reçu à neuf heures 30 du matin dit que la Rivière Rouge monte lentement, mais qu'il n'y a pas de danger immédiat. Ce qu'il y a de plus dangereux dans le Territoire Indien, c'est le fait que la rivière Canadienne est effroyablement haute et que les eaux sont chassées au niveau de la voie de chemin de fer du Missouri, Kansas et Texas, menaçant des propriétés d'une valeur de plusieurs centaines de mille dollars.

Bagarre sanglante à Mamero-neok.

New York, 10 avril.—Il y a eu une bagarre sanglante à Mamero-neok, comté de Westchester, aujourd'hui, entre des grévistes et des hommes engagés pour les remplacer dans des travaux publics. Un gréviste italien a reçu à la cuisse une blessure probablement mortelle. Peu après un autre a été atteint au genou. Plusieurs individus ont reçu des blessures légères. Plusieurs émeutiers ont été arrêtés.

Feuilleton

DE LA Abeille de la N. O.

33 Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madaque.

DEUXIEME PARTIE.

VII

(Suite.) Les gens du Val-Rose et des alentours n'essent pas reconnus, seulement deux mois après leur arrivée dans la capitale, l'un de

barrassé de sa peau de chèvre et de sa limousine, l'autre de ses croquettes et de ses pucés, bien que leur physionomie d'homme et de chien n'eût point changé, le va-bond ni son quadrupède.

Mlle Varaguez ne se reculait donc point avec horreur quand celui-ci s'élançait sur elle.

C'était, de bonnes caresses bien franches, de part et d'autre. Elle aimait l'humble tontou, parce qu'elle aimait les petites gens ou bêtes, parce qu'il était aimé du pauvre vieux qui se brûlait les bras pour étendre les flammes autour d'elle, parce qu'il s'affin et surtout, s'attachait à lui un souvenir.

Il ne restait guère à Lili que deux jours à vivre, à souffrir.

Ou avait permis à la Bique d'entrer chez la petite malade. Six-Sous, monté derrière lui sans se laisser voir, en chien couchant qui craint qu'on ne le chasse, se faufila également à sa suite, si vite qu'on ne l'apercevait qu'une fois qu'il y était, dans la chambre.

Son maître le premier se disposait à le renvoyer.

La mignonne souleva sa pauvre chère tête martyrisée, tendit sa menotte fiévreuse, toute blanche, et dit en souriant:

«Tontou...»

Le «tontou» léchait les doigts maigres à travers les barreaux de la couchette de cuivre, toute garnie de bien.

«Tontou...» Dans l'immense pièce aux doubles rangées de lits tous occupés, d'autres lit, provisoirement tendus, en attendant qu'il y ait des places vides, où de nouvelles arrivées viennent d'être couchées, émaciées, jaunes, avec des pupilles battues des rictus douloureux, une après-midi de mai, alors que dehors c'était le soleil et la gaieté, une femme entrant, une grosse femme, tenant dans ses bras un poupon de douze ou treize mois, un bébé blond, fort propre, joli, souriant à toute cette mièrse étalée dans cette salle d'hôpital.

Mme Harpin, désertant son état, apportait Mlle Lison à sa mère.

La brave marchande de poissons venait là pour la troisième fois.

Sans le secours d'un renseignement, cherchant des yeux pour connaître de suite la situation, une infirmière avec qui elle liait connaissance dès le premier jour, Mme Canet, brave personne qui la tenait au courant et qu'elle ne vit pas, elle marcha vers le n° 26, occupé par Mme Bossier.

«—26...» saie nombre, c'est deux fois treize, murmurait-elle, ainsi qu'à sa dernière et elle, avant dernière visite; pourvu que ça ne lui porte pas malheur.

Jeanne paraissait dormir lorsque Mme Harpin arriva près de la couchette étroite, très blanche; à la tête, au-dessus des deux chiffres doublement fatidiques pour elle, la pancarte indiquant la maladie et la température de la malade: «Fièvre latente, 39.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

Et, l'infirmière venant de son côté, elle marcha au-devant d'elle.

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du corps; l'autre jour c'était à quarante.»

«—Ca aurait un peu diminué, murmurait la poissonnière, c'était fait expliquer la façon dont on prenait la température du